

Ô temps suspend... le temps.

En cette fin d'été, lorsque je le revois, il me demande d'arrêter les aiguilles.

Comme une supplique pour se (nous) soustraire à l'implacable rythme qu'impose l'universalité du temps qui passe, j'entends sa voix douce au creux de mon oreille, un secret, une confidence.

J'aimerais que soit mien ce pouvoir, exhausser son désir et ainsi me glisser avec lui dans cet espace temps ainsi créé juste pour nous.

Les corps allongés l'un contre l'autre sur le lit, chacun reprend son souffle. Un souffle court, haletant. Cela faisait plusieurs minutes, peut-être deux dizaine, ou trois ou plus encore qu'ils avaient engagé le corps à corps de jeunes amants fraîchement découverts. Les peaux perlaient de tous leurs pores sur un drap faisant office d'éponge, traçant les contours des ébats. Sur le dos, le regard accroché au plafond, je le sens s'approcher. Ses caresses reprennent doucement comme pour apaiser le feu qui couve encore et qu'un léger courant d'air pourrait réactiver sans autres recours. Il s'approche un peu plus encore. Je devine son attention. Poser à nouveau ce baiser dont il raffole me couvrir, ce baiser qui vous prend par surprise parce qu'il se loge ailleurs que sur la joue ou sur des lèvres en attente. J'ai appris à le recevoir de sa part.

A défaut de ce baiser, ce sont des mots, ces mots, cette demande : « S'il te plait, j'aimerais que tu arrêtes les aiguilles ».

Je comprendrai plus tard qu'en fait, c'est comme une obsession omniprésente. Il en est ainsi pour beaucoup.

J'ai le souvenir de l'enfant que j'étais qui n'avait qu'une envie, celle de devenir grand. Et pour devenir grand, il fallait que le temps passe. Vite si possible pour quitter l'école, partir au collège puis au lycée, puis connaître ce qu'est l'amour avec une femme, envisager un avenir fait de travail, de vie à deux, puis à trois, quatre avec des enfants, fonder ma famille, avoir un toit rien qu'à moi, à nous. Je voulais de toutes mes forces devenir homme. J'ai en mémoire cette expression de ma grand mère, toujours délivrée avec affirmation dans une puissance presque virile : « Quand on veut on peut ». Puisque je le voulais, je pouvais donc devenir un homme. J'avais pour modèle autour de moi, des oncles âgés de quelques années de plus du côté maternel, un oncle déjà marié, père de famille, commerçant du côté paternel et, bien entendu, à la maison, celui de mon père. A l'école, aucune présence masculine, il n'y avait que des maîtresses.

En cette fin d'été 69, je venais tout juste d'avoir huit ans quand je pars, à ma demande, rejoindre mon frère en pension à plus d'une centaine de kilomètre de la maison. Mes parents commerçants ne disposant pas du temps nécessaire pour suivre pleinement notre scolarité avaient opté pour cette solution devant assurer, dans un premier temps à mon frère, puis à moi, une éducation en règle. Changement complet de paradigme ou presque. Si il y avait encore des maîtresses pour achever mes années primaires, en dehors des heures de classes, tout ou presque était géré par des hommes, des frères maristes en nombre majoritaire. L'internat n'était pas mixte, pas plus que les cours d'ailleurs. Quelques laïques étaient en renfort et contribuaient au bon fonctionnement du quotidien, notamment à la cantine et à l'enseignement de quelques matières comme l'éducation physique, les sciences et autre, mais je le découvrirai plus tard, j'avais encore quelques années de répit devant

moi. En fait, il m'en faudra quatre pour atteindre le sésame et entrer en classe de sixième et goûter à cette multiplicité de professeurs. Je n'ai jamais été brillant pour les études et cela dès le début.

Les semaines étaient longues, la journée libérée à l'école était le jeudi... Pourtant, dans mon esprit, je n'arrive pas à me souvenir que c'était un jeudi. La rentrée des classes avait lieu le lundi matin, et nous sortions le samedi midi. Le passage de cette journée libérée du jeudi au mercredi s'est faite en 1972, j'ai donc forcément vécu ces jeudis libres, et à partir de 1972, les mercredis. Qu'importe d'ailleurs qu'ils aient été des jeudis ou des mercredis. Ils devaient être des jours d'évasions, d'activités divers, de découvertes, mais aussi d'heures d'études, puis, si aucun manquement à la discipline n'avait été observé, de quelques divertissement devant la télé autour de laquelle nous nous empressions de nous agglutiner, plus souvent assis à terre, le cou tendu vers l'écran trop haut pour notre âge.

Partir le lundi matin, aux aurores, de la maison, pour ne rentrer que le samedi vers 17h (le train n'allait pas très vite) les semaines étaient longues, le temps s'écoulait à la lenteur d'un escargot en pèlerinage. Pour profiter un peu de mes parents, il ne me rester que les dimanches, et, les vacances scolaires. Nous ne les passions pas toujours avec eux, le commerce était prenant, même le dimanche. Très souvent, mon père ouvrait seul le magasin le dimanche matin pour laisser ma mère s'occupait de nous et nous préparer quelques gourmandises que nous pourrions emporter pour la semaine, comme pour avoir en mémoire constante qu'ils étaient là, tous les deux, auprès de nous. Leur journée de repos c'était le lundi. Et même ce jour là, mon père ne pouvait dormir trop tard. Il était un peu plus de cinq heures quand le réveil sonnait, et il lui fallait encore consacrer une partie de sa journée à faire un aller/retour qui lui prendrait 4 heures de cette précieuse journée, pour nous conduire pas très loin de Lille. Sans relâche, il s'est acquitté de cette mission les lundis de septembre à juin, ne profitant que des vacances scolaires pour savourer la douceur et la chaleur du foyer auprès de maman, et aussi de mon frère et moi.

Tout est rythmé par ce temps qui passe.

Si j'avais eu la capacité d'arrêter les aiguilles, non seulement je l'aurais fait très tôt dans mon existence, mais surtout, je me serais autorisé une petite faveur, celle de leur faire exécuter quelques retours en arrière pour tenter de réécrire l'histoire, mon histoire. Seulement voilà, il faut composer avec ce temps. Et ce n'est pas d'un passage d'horaire d'été à celui d'hiver qui saura satisfaire ma requête.

Avais-je trop envie de devenir grand alors que je n'étais encore que petit ? Je n'aurai pas de réponse à cette interrogation. Je me vois encore dans ces miroirs au dessus des lavabos du dortoir. Ce n'était pas l'eau chaude qui coulait des robinets et je ne m'attardais pas pour la toilette quotidienne.

Heureusement que l'inspection par le surveillant n'allait pas trop loin car le gant de toilette n'avait pas forcément parcouru tout le corps du petit garçon que j'étais. La découverte d'une totale autonomie avait été un peu au détriment de certains détails. J'y serai plus attentif quelques années plus tard.

Le petit garçon n'aura pas le temps de finir son enfance.

Dans le plus grand secret de l'enceinte du pensionnat, je perds mes rêves d'enfants et mes espoirs alors que je n'ai pas encore passer le cap des 10 ans. Quand l'éducation vous impose d'admettre que l'adulte détient la vérité, que vous lui devez le respect, que vous devez obéir, vous ne disposez pas à cet âge du discernement nécessaire. Le oui s'écrit en lettre majuscule comme si il avait toutes priorités sur le non, comme si il avait plus de valeur que tout. C'est en disant oui que d'enfant je suis devenu homme dans ce corps trop petit pour contenir tout le savoir des hommes, pensant que tout était bien et que le mal n'était qu'une invention pour faire peur. Dire oui à un homme qui s'est offert mon enfance sur un plateau d'argent, m'épingleant probablement à un tableau de chasse déjà bien

garni alimenté par ce vivier constamment nourri sous ses yeux. Ainsi, j'entrai dans le monde des grands sans avoir connu les étapes intermédiaire...

« Quand on veut, on peut », mais mémé, je ne l'ai pas voulu comme ça.

Dès lors, j'apprends à me cacher. Je ne pensais pas avoir fait quelque chose de mal, je ne savais pas. Par ignorance j'ai dit oui alors que le non s'imposait. Je me demande aujourd'hui si, à cet âge, je savais comment il fallait écrire « non »...

Alors, quand en cet fin d'été, il me demande dans le creux de l'oreille « S'il te plait, j'aimerais que tu arrêtes les aiguilles », cet homme à qui j'ai dit oui en pleine conscience s'oppose au voleur de mon enfance. Dans ses bras je m'abandonne, plein d'espoirs. Là encore, j'aimerais savoir les arrêter ses aiguilles, mais à quoi bon. Il veut juste les arrêter parce qu'il sait qu'elles ne le feront pas et que tôt ou tard, il sera confronté à cette réalité. Il n'y a pas, comme sur les lecteurs CD, de touche pause pour le temps. Il va te rattraper.

Huit mois ont passé, jalonnés de petits et grands bonheurs, de petits et grands mystères, pas tous mis à jour.

Cette demande, plus qu'une envie de prolonger l'instant, est une obsession du temps qui passe et le marque un peu plus chaque jour intérieurement. Je dis bien intérieurement car son visage est beau, son cheveux dense et les quelques touches poivre et sel n'enlève rien à cette beauté, bien au contraire. Ne me parlez pas de son âge, nous avons, sobrement ensemble, salué son passage à la décennie supérieure, il y a peu. C'est une de ses craintes, celles qui nourrissent cette obsession du temps, son âge. Autres craintes qui sont liées, une fin d'activités toute proche, une fin de vie pour un proche et tout ce que cela va entraîner. Se dire qu'il va falloir faire face, se sentir seul, trop seul pour affronter tout cela. Douter de sa capacité à faire, se sous-estimer. Alors, c'est la fuite. Du coup il en vient à partager le superficiel et non l'essentiel, laissant de côté un avenir autre qui pourrait être le sien, repoussant maladroitement la main qui se tendait vers lui, faisant barrage aux sentiments. Mais, après tout peut-être n'en a-t-il pas envers moi et ceux que j'éprouve pour lui n'ont pas de réciprocité, tout juste lui parviennent-ils dans un écho lointain, sans espoir de construire demain.

A quoi bon s'obstiner à tenter d'arrêter les aiguilles si déjà, le temps qui passe ne nous profite pas dans notre quotidien car la peur nous dévore. C'est ainsi que du statut autoproclamé d'amoureux je passe au statut, toujours autoproclamé, d'ami.

Finalement, je compose avec ce temps qui passe. J'écoute le tic tac de l'horloge, comme des pas qui s'avancent, et je ne parviens ni à l'accélérer, ni à le ralentir. Il passe, et moi aussi.

Frédéric D.